

ODILON-JEAN PÉRIER

DU MÊME AUTEUR

Notre mère la ville. Éditions du Disque Vert, 1922.

Le Promeneur. Gallimard, 1927.

Poèmes. Gallimard, 1952.

Les Indifférents. Cahiers du rideau, 1977.

Poèmes. Les Éperonniers, 1979.

Le passage des anges

ROMAN



finitude

2007

à Franz Hellens

« Peut-être aurai-je eu, dans des moments de gâité, l'enfantillage d'opérer quelques prodiges.... »

J.-J. Rousseau (*Rêveries du promeneur solitaire*)

CHAPITRE PREMIER
(POUR CRÉER L'ATMOSPHÈRE)

La ville inquiète

1

Il n'y avait pas eu de Printemps.

Un dimanche, vers onze heures, la chaleur surprit les promeneurs dans leur pelisse.

Personne ne se laissa faire, chacun se croyant seul atteint d'une maladie nouvelle.

Des Messieurs baignés de sueur, le cœur battant, jetaient un regard aux vitrines; ils s'y voyaient congestionnés, mais perdant courage, craignant qu'on s'aperçût de cette faiblesse, relevaient leur col de fourrure.

Le macadam des avenues s'anima. Ses déplacements étaient logiques, ou sentimentaux.

Par exemple, il cédaux poètes et aux petites filles, tendrement, mais embarrassait de ses nappes le pas des soldats et la course des automobiles.

La chaleur augmentait chaque jour, non pas la lumière mais la chaleur, — et une sorte de clair de lune.

Quelques dames sortirent nues sous un manteau en forme de cloche. Beaucoup d'éventails et de pyjamas parurent. Les Messieurs portèrent le pagne ; personne ne le leur reprocha.

Les arbres de la Capitale, de fameux marronniers, se gonflaient, se chargeaient de fleurs d'une monstrueuse opulence ; puis enfin, accablés d'odeur, d'ardeur, tombaient doucement comme des crèmes, s'écoulaient les uns dans les autres, avec lenteur et gravité.

Toute une masse végétale, verte, rousse, descendait sur les hommes, sans se presser.

On se promenait, la tête dans les feuilles, les mains dans un linge mouillé.

La chaleur n'était plus si grande, mais d'une qualité décourageante.

L'abandon des premiers jours faisait place à une inquiétude non sans charme, non sans équivoque.

Tout le monde souriait au hasard ou trop longtemps. Brusquement, un éclat de voix, un coup d'œil inquiet, — dans l'instant, la même onde blanche

passait sur mille visages d'hommes. La Ville debout, épouvantée, agitait ses faces de cire.

Puis, — rien.

Qu'est-ce qu'on attendait ?

Cette ville éclairée trop tard
Que manque-t-il au paysage ?
— Un oiseau ne peut pas dormir,
Un homme ne peut pas se taire...
Tout recommence de souffrir
Aussi simplement que possible

Les miracles sont inutiles.

C'est un paysage anonyme,
Une Aventure de la Terre...

2

Les Présages ne manquaient pas.

Ainsi, on rencontrait au milieu d'une avenue à la mode, d'énormes pierres pâles, inexplicables. Les oiseaux se taisaient. La pluie, odorante comme une chevelure, donnait de vraies pensées d'amour.

Enfin parurent les Étrangers.

On en parlait à peine, vaguement. Tout le monde avait vu des anges, mais personne n'en croyait les yeux de son voisin.

Ces personnages mystérieux se présentaient avec naturel, comme des amis qu'on retrouve au moment critique. Ils étaient debout dans les arbres, assis au bord des toits, en rang, sans ailes, maigres, décents, habillés de gris perle ou de bleu.

Ils fumaient des cigarettes jaunes et minces comme des fétus de paille.

Ceux qui les avaient rencontrés, guéris du jour au lendemain, s'entretenaient de poésie, d'amour, — de liberté.

Sans d'ailleurs que l'on s'accordât sur leur aspect. Certains les avaient vus sourire, d'autres pleurer, d'autres se taire, — et le visage uni comme un verre de lait.

Mais tous parlaient d'eux avec tendresse.

Les plus forts ou les plus sages des hommes, à qui rien n'était révélé, se moquèrent quelque temps de ces visions. Mais bientôt touchés par la grâce, on les vit se mettre en chasse, les yeux grands ouverts sur leur ciel vide, cherchant des dieux de tout leur cœur.

Ils se consumaient de désir, mordant leurs poings de philosophes, passant une main tremblante sur leurs célèbres têtes chauves.

Déjà toutes les petites filles avaient leur ange, ami intime. Ces princes volaient comme en rêve, sans nul effort, le petit doigt à la couture du pantalon. Embrassant leur gracieuse proie, ils allaient s'asseoir dans les arbres. Chaque marronnier abritait plusieurs couples sans ailes. Le mouvement du vent dans les feuilles se mêlait au bruit des baisers.

Les philosophes se traînaient sous ces arbres.

Plusieurs y moururent, desséchés comme des cigales, après une petite chanson. Car la mort faisait d'eux des poètes et ils se lamentaient enfin aussi mélodieusement que possible.

Perchés dans les branches odorantes, les anges et les jeunes filles, unissant leurs doigts légers, écoutaient non sans une charmante mélancolie, agoniser ces vieux messieurs à leur ombre rafraîchissante.

Bientôt les visiteurs perdirent de leur divinité.
L'air du monde ne leur valait rien.

Ils ne s'envolaient plus qu'à peine et non sans de ridicules efforts.

Ils laissèrent leurs cigarettes pour des cigares bagués d'or.

Ils furent de fragiles rastaquouères au bras de gamines averties.

Toute la fraîcheur, toute la grâce, tout le tourbillon de jeunesse qui avait passé sur la ville, retomba, se perdit sans honneur.

Ces anges étant d'une pâte tendre, les caresses y laissaient leur trace.

Il leur poussa de grosses barbes, des cannes de jonc, des cravates sang-de-bœuf.

Quand ils furent coiffés en brosse on retrouva des calicots sous les purs jeunes hommes.

Les dames s'en réjouissaient, reprenant ainsi leur empire; elles félicitaient leurs amants d'être enfin si « simples », si « gentils »; elles leur donnaient de petits noms de légumes ou d'animaux, mon chou, mon lapin, ma cocotte.

Les philosophes triomphaient :

— En somme, rien ne s'est passé, prêchaient-ils, de neuf ou de surnaturel. — Hallucination collective, crise de jeunesse, Hystérie... — Les anges d'hier, chapeau bas, l'œil rond, écoutaient respectueusement

ces docteurs mal peignés leur démontrer qu'ils étaient le jouet d'un rêve.

— Cela nous dépasse... disaient-ils.

Ils ne songeaient plus du tout à s'envoler. Plusieurs, qui avaient pris du ventre, avaient honte de ces écarts.

Chacun, chaque chose à sa place. — On n'est pas au monde pour s'amuser.

Malgré quoi, ce n'était plus la même Ville.

Des anges ne descendent pas sur terre sans y porter une certaine incertitude.

Avant tout il fallait fermer cette parenthèse divine.

Les Pouvoirs, prêts au pire, décidés à ne plus permettre une fantaisie de cet ordre, proclamèrent la Loi Martiale; toute allusion au merveilleux, tout recours au surnaturel, serait sévèrement punis.

Des Messieurs en noir, l'œil de glace, promenaient par les rues un sourire amer, agressif.

Gare aux farceurs! On leur ferait voir ce qu'il en coûte de s'attaquer à des esprits solides, — sains.

Une Terreur s'organisa. — Défense de raconter ses

rêves! de s'exprimer en vers! de chanter! de danser!
— Extermination des oiseaux.

Les superstitions furent traquées. Puis décrétées obligatoires, par dérision. Le Père de famille, en se mettant à table, fut tenu de renverser une salière sur la nappe et, si possible, de blasphémer. Des bandes de chats noirs hantèrent les parcs publics. On brisait les miroirs, par ordre. Chaque Vendredi Treize fut jour de fête légale. — Tout cela, sérieusement.

Les regards étaient lourds, les fronts chargés de rides.
Il ne s'agissait plus de jeu, d'amour ni de plaisanterie.

Il ne s'agissait plus de sourire, mais, sur toutes choses humaines, — de ricaner.

CHAPITRE DEUXIÈME

Miracle

1

Le calme, l'ennui, allaient revenir.
L'univers donnait des signes de fatigue.
L'Automne s'annonçait bien, déjà le ciel était gris perle et les marronniers, dépouillant leur parure de carnaval redevenaient humbles, normaux.
Une petite pluie fine tombait.
Dans la satisfaction du devoir accompli, les Savants déposèrent les armes. Ils avaient bien mérité de la patrie: pour longtemps le bon sens régnait.
— Pour célébrer leur triomphe, des fêtes édifiantes furent projetées.
On n'attendait plus que l'hiver, saison sereine.

La cérémonie eut lieu le dernier dimanche de l'année.

Dans une automobile rouge on promena, à travers la ville qu'ils avaient sauvée de ses rêves, les dix plus ardents défenseurs du sens commun.

Il n'y eut pas d'acclamations sur leur passage mais un silence respectueux : c'étaient des Savants qu'on fêtait, nul n'aurait eu le mauvais goût de s'écrier, de faire des gestes.

Lentement, comme un char à bœufs, l'automobile consacrée traversait une capitale attentive ; dix vieillards à peine vivants s'étaient dans des cousins ; maigres, couverts de poils, ils éprouvaient sans élégance les cahots de la belle voiture. (Car cette promenade les tuait, plusieurs moururent de ses suites — qui avaient fait admirer à l'univers civilisé, leur agonie digne, leur Passion d'intellectuels).

2

Cependant toute la ville n'était pas encore rendue à la raison. Et l'on parlait d'un tout petit jardin public, dans la banlieue, le suprême asile des dieux.

L'automobile des philosophes allait traverser cette

oasis, dans sa gloire, et corriger cette erreur, pour conclure.

Quand tout à coup, un des vieillards se dressa dans la voiture rouge, couvert de sueur, le binocle palpitant : « Là... » dit-il, — et se trouva mal.

C'est que le Jardin paraissait...

En plein hiver, riche et brillant, couvert d'oiseaux. Serrés comme d'énormes fleurs dans un bouquet de fiançailles, des arbres magnifiques, odorants, débordaient ses grilles luisantes, la verdure ondoyait sur eux, grondait, toute pénétrée de lumière.

Sous un ciel blême de décembre, au milieu de maisons livides, malgré le froid, la pluie, la boue et les Philosophes, — cette corbeille de Printemps était debout devant les hommes, évidente, surnaturelle.

L'automobile rouge s'arrêta et se tut. Les Philosophes s'y débattaient comme dans un rêve amoureux, attendris, désarmés, désolés.

La foule, sur la pointe des pieds, approchant du jardin magique, touchait ses branches, ses fleurs tièdes.

La ville retenait son souffle. Encore un moment de silence...

Puis trois jeunes hommes apparurent entre les arbres, légèrement, — trois anges, de meilleure qualité que ceux que les docteurs avaient réduits.

Trois anges solides, bien portants.
— Un coup de revolver claqua : le plus sérieux des Philosophes se suicidait, pour l'exemple. Mais personne ne le suivit, et un soupir courut sur la foule, un grand frisson délicieux.

Les Étrangers ne bougeaient plus.
Debout dans un peu de lumière...
Le premier était pâle et de haute taille, les cheveux noirs, vernis ; il regardait droit devant lui, vêtu de bleu sombre, ganté de blanc, les mains unies, correct et glacial.
Le second, plus petit, plus gras, portait une cravate orange, nouée en papillon, une canne souple — et ses cheveux étaient frisés.
Le troisième, maigre, informe et blond comme une danseuse suédoise, tenant la tête un peu penchée, se passait une main sur le front.

Quelques minutes s'écoulèrent.
Les anges (ils ne portaient point d'ailes mais on les sentait d'une essence très pure et aérienne) échangèrent un regard et le plus grand, aux mains habillées, fit un pas vers les spectateurs.
Il parla (sa voix était claire et sans accent).
— Bonjour Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs. Je m'appelle Alpha, votre ami. J'ai quelque chose à

vous apprendre, vous verrez. — Celui-ci, à la belle cravate, c'est Michel. Il vous ressemble plus que moi. Vous verrez. — Et ce dernier enfin : Misère. Il a l'air de vous mépriser. Dieu sait ce qu'il fait parmi nous. Nous verrons. Nous nous reverrons.

Ce discours était assez simple pour inquiéter. Il n'en fut rien. Tellement la voix de cet ange était agréable à entendre et satisfaisante pour l'esprit.
La foule déjà se dispersait.
Misère, Michel et Alpha étaient descendus chez les hommes.

Trois anges marchent sur la terre
Et nous regardent dans les yeux.
Danse, aventure élémentaire,
Que peut-on désirer de mieux ?
Bien habillés, sans cris, sans ailes,
Sont-ils plus discrets qu'il ne faut ?
— Reconnaissez des mains si belles,
Cette grandeur dans le repos...
— Des anges sont entre les hommes
Qui ose dire : peu m'importe ?
— (Cache les rêves qu'on te donne
Et le nom d'ange que tu portes.)